

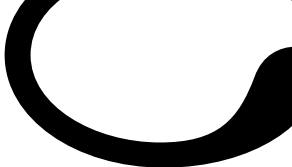
J E A N - L U C H E N N I G

BRÈVE HISTOIRE
DES FESSES

Essai

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e



Brève histoire des fesses est paru pour la première fois
en 1995 aux éditions Zulma.

ISBN :

978-2-84304-494-6

N° d'édition : 494

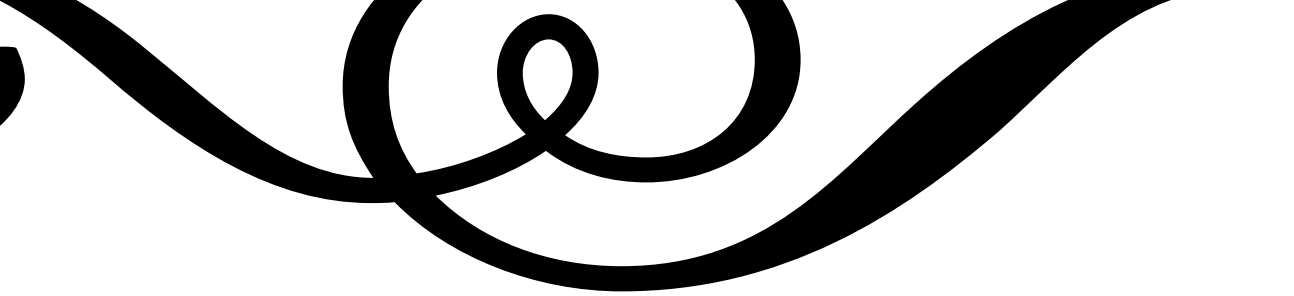
Dépôt légal : novembre 2009

Copyright © Zulma, 2009

Diffusion : Seuil — Distribution : Volumen
zulma@zulma.fr

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
et être régulièrement informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr

Z



Afarensis

LES FESSES DATENT DE LA PLUS HAUTE ANTIQUITÉ. Elles sont apparues quand les hommes eurent l'idée de se dresser sur leurs pattes arrière et d'y rester. Un moment capital de notre évolution, puisque les muscles fessiers se sont alors considérablement développés. Parmi les 193 espèces vivantes de primates, seule l'espèce humaine possède des fesses hémisphériques qui font saillie en permanence. Quoique certains aient pu croire qu'on trouve aussi des fesses chez le lama des Andes (qui n'est d'ailleurs pas un primate). En tout cas, comparés aux humains, les chimpanzés ont été décrits comme des « singes aux fesses plates ». Ce qui est bien le non-sens de la fesse. Donc, la naissance des fesses coïncide avec la station debout et la marche bipède. Laquelle, selon Yves Coppens, remonterait à trois ou quatre millions d'années. C'est précisément la grande époque de l'*australopithèque afarensis*, qui vivait en Éthiopie et en Tanzanie.

L'événement, explique Yves Coppens, se serait passé à l'époque de l'assèchement climatique qui suivit le

soulèvement de la région est du rift africain, grand fossé jalonné de volcans qui court de Djibouti au lac Malawi et le long duquel l'Afrique a commencé à se couper en deux. À l'ouest, l'Afrique intertropicale est restée humide, elle a donc gardé ses forêts et ses singes dans les arbres. À l'est, la région s'est asséchée, la savane a remplacé la forêt et les hommes ont couru sur la terre. Du même coup, leurs mains ont été libérées, l'emmanchement du crâne sur la colonne vertébrale s'est modifié, ce qui a permis au cerveau de se développer. Retenons cette idée intéressante : les fesses de l'homme seraient, en quelque sorte, à l'origine de l'éruption de son cerveau. Plus récemment, on a émis une autre hypothèse : l'australopithèque ne serait qu'un grand singe dont le développement a été perturbé, ralenti par la modification d'un gène. Le trou occipital qui relie le cerveau à la colonne vertébrale serait resté fixé à la base du crâne (comme c'est le cas chez les chimpanzés, quand ils sont petits). Les muscles auraient alors modelé les formes osseuses et le bassin se serait arrondi. Toujours est-il que ce n'est pas parce que l'homme était debout que sa fesse ressemblait à la nôtre. Il faudra encore beaucoup de temps pour passer d'une fesse velue et somme toute assez peu apparente, à une fesse nue, douce et lisse comme nous l'aimons.

Lucy, la plus célèbre *australopithèque afarensis* que nous connaissions (mais il est vrai que nous en connaissons fort peu), et qui a été découverte en 1974 dans l'Afar éthiopien, date de trois millions d'années. Elle

nous permet de nous faire une idée générale de ceux qui eurent le privilège de porter les premières fesses du monde. Précisons d'ailleurs que Lucy n'avait qu'une fesse occasionnelle : elle continuait encore à grimper dans les arbres pour se nourrir, dormir et échapper aux prédateurs, et naturellement, pour grimper, elle rentrait ses fesses, elle les avalait. Mais une fois à terre, elle se déplaçait bel et bien sur ses deux pieds, ce que lui permettaient son bassin raccourci et le fût de son fémur oblique. Lucy était une toute petite personne. Âgée d'une vingtaine d'années, elle avait à peu près la taille d'un enfant de cinq ou six ans (1,05 m pour 30 kg) et une allure générale assez pataude : des bras immenses et des jambes courtes, un visage presque plat, le crâne réduit et l'œil aux aguets. Elle passait son temps à s'épouiller, à déterrer les termites, à rêvasser ou à piailler, car elle avait, croit-on, le bec bien effilé, bien que la place de son larynx ne lui permît pas de pousser des sons articulés (encore que les savants se chamaillent à ce sujet). Comme on n'a évidemment retrouvé que son squelette, il est difficile de se faire une idée exacte de l'état de la fesse, mais on peut estimer qu'elle s'apparentait davantage à la noix de coco, dont une variété originaire de l'îlot Praslin, dans les Seychelles, porte précisément le nom de *coco-fesses*. Bref, entre la fesse intermittente de l'*homo habilis* et la fesse définitive de l'*homo erectus*, il faudra attendre encore un bon million d'années.

Les singes restés dans la forêt furent, par voie de conséquence, privés de fesses. Ce qui ne les tracassa

pas outre mesure. Quand un singe femelle voulait adresser un « signal sexuel » à un mâle, note Desmond Morris, elle lui présentait ostensiblement son derrière. Car voilà bien le miracle : les femelles de nombreuses espèces de singes ont le derrière qui s'allume, devenant aussi rouge que le piment zozio et particulièrement gonflé, à l'approche de l'ovulation. Et l'accouplement se produit généralement quand elles exhibent leurs organes au plus fort de leur dilatation. Si bien que le mâle babouin ou le chimpanzé passait sa vie à courir d'un cul rouge à un autre, ce qui lui permettait sans doute d'oublier son infortune. Chez la femelle de l'homme, c'est différent. Son derrière ne se gonfle pas avec ses cycles menstruels : il reste en permanence protubérant. Elle est donc a priori toujours prête pour le mâle et peut s'accoupler même quand elle est dans l'impossibilité de concevoir. Ce qui irrita longtemps l'Église catholique.

Desmond Morris fait également observer que la femelle de l'espèce des babouins gélada a, sur la poitrine, une copie conforme de sa croupe. Et comme sa zone génitale est de couleur rose rouge, bordée de papilles blanches, avec en son centre une vulve d'un rouge sang, on retrouve en période d'ovulation cette heureuse configuration sur la poitrine. La babouine gélada possède donc, dans ses moments propices, une double vulve, ce qui peut abuser, mais ne laisse pas indifférent. Un processus similaire, ajoute Desmond Morris, semble d'ailleurs avoir joué dans le cas de la

femelle humaine. Si elle devait en effet découvrir sa croupe à un mâle, celui-ci observerait une paire de lèvres rouges entourées de deux hémisphères renflés et charnus. Mais présenter ainsi ses fesses aux mâles n'est pas courant. Du fait de notre mode de locomotion vertical, le dessous du corps est devenu le devant, donc la plus visible et la plus accessible des zones de signalisation. Rien de surprenant, dès lors, si l'on découvre des mimétismes génitaux sur le devant du corps féminin. C'est ainsi que les lèvres génitales voient leur réplique dans les lèvres maquillées et les fesses rondes dans les seins.

Dire que le sein féminin est mimétique des fesses souleva pourtant quelques critiques. Selon lesquelles le sein pend trop et ne rappelle qu'imparfaitement la rondeur de la croupe. Cela est vrai, répond Morris, des seins qui ne sont pas dans leur première jeunesse. La femme atteignant sa maturité sexuelle à 23 ans, c'est donc *avant* que les seins sont les plus fermes et les plus pleins. Quoique certaines femmes aient de plus en plus recours à divers artifices pour les relever et les regonfler, les dotant ainsi d'une forme qui ne correspond pas à leur âge. Mais même sans ce recours, le sein de la femme ressemble suffisamment à sa fesse pour que le signal soit transmis. Le mimétisme, dit-il, n'a pas besoin d'être précis pour être efficace. D'ailleurs, les seins ne sont pas les seuls à être assimilés aux fesses : les épaules ou les genoux charnus également. Spécialement dans la position des genoux embrassés ou encore

lorsque l'épaule est rehaussée au point de toucher la joue. Si bien qu'on peut dire que l'espèce humaine est la seule espèce de primates dont la femelle possède des fesses un peu partout.

Dans le *Dossier de l'œil pinéal*, Georges Bataille s'est étonné de cette différence, dans le régime des fesses, entre l'homme et le babouin. Ainsi, remarque-t-il, les petites filles qui entourent dans les jardins zoologiques les cages des animaux ne peuvent manquer d'être éblouies par les derrières si lubriques des singes. Cette idée lui est venue, un jour de juillet 1927, alors qu'il visitait le *Zoological Garden* de Londres. La nudité d'une telle saillie anale l'a jeté « dans une sorte d'abrutissement extatique ». Ces impudiques protubérances, sortes de crânes excrémentiels aux couleurs éblouissantes, qui vont du rouge vif au violet nacré, l'épanouissement obscène de cet anus chauve, aurolé, éclatant comme un furoncle, cet énorme fruit anal de viande rose cru lui ont paru « d'une splendeur comique et d'une atrocité suffocante » : bref, le derrière du singe est « aussi criard qu'un soleil ». Du reste, précise-t-il, cette obscénité fut poussée à un point que les plus évolués des singes se sont finalement débarrassés de leur queue, depuis longtemps impuissante à cacher cette énorme hernie de chair. Et cette libération des forces anales aurait, selon lui, coïncidé avec l'éruption des volcans. À cette douteuse colique de la nature, déchargée dans la pénombre gluante des forêts, la terre aurait alors répondu, avec la joie bruyante des entrail-

les, par les vomissements d'invraisemblables volcans. Bref, dit Bataille, dans une formule assez hardie, « le globe terrestre est couvert de volcans qui lui servent d'anus ».

Qu'en est-il alors chez les hommes ? Eh bien, on a assisté, dit-il, à un curieux phénomène d'*inversion* de l'anus à la tête : ce qui jusque-là avait fait bourgeonner et embrasé l'orifice anal s'est retrouvé brusquement rejeté vers le visage et la région cervicale, précisément parce que l'homme se trouva dressé sur le sol, et l'extrémité faciale a assumé une partie des fonctions d'excrétion détournées auparavant vers l'extrémité opposée : les hommes crachent, toussent, bâillent, rotent, se mouchent, éternuent beaucoup plus que les autres animaux, mais surtout ils ont acquis la faculté étrange de sangloter et de rire aux éclats. Il est donc vraisemblable, pour Bataille, qu'un certain potentiel d'éclat et d'éblouissement, propre à la nature animale et généralement dérivé vers la tête, a pu être dirigé chez les singes vers l'extrémité contraire, alors que notre anus, dépossédé d'un tel rayonnement, est devenu le centre noirci du ravin étroit qui ouvre les fesses. Ce qui, somme toute, paraît une vision assez pessimiste du derrière humain.

Reste une question épineuse : la femme préhistorique avait-elle les fesses particulièrement volumineuses, qui pointaient en forme de cône ? Avait-elle le croupion audacieux qui, au lieu comme aujourd'hui de tomber en as de cœur renversé, rebiquait au contrai-

re en pain de sucre ? Portait-elle ses fesses comme une hutte ? On ne peut malheureusement pas le vérifier sur des squelettes. Mais apparemment, la femme aux grosses fesses fait partie des origines de l'humanité, si l'on en croit les statuettes primitives du paléolithique, façonnées au creux de la paume il y a plus de 20 000 ans et à peine plus grosses qu'un noyau de fruit, comme la Vénus de Willendorf (Autriche), la femme sans tête de Sireuil (Dordogne) ou la Vénus de Kostienki (Russie). La plus curieuse de toutes ces femmes stéatopyges étant, à l'évidence, la Vénus de Lespugue (Haute-Garonne), sculptée dans un bloc d'ivoire : véritable défi aux lois anatomiques, empilement de masses arrondies et polies, un peu comme une brioche qui aurait gonflé de tous les côtés, c'est une femme qu'on a du mal à comprendre. On peut même dire qu'on est dans la plus grande confusion, car on ne sait pas très bien si elle porte quatre fesses autour des reins ou si ses seins et ses fesses ne forment plus qu'une immense masse glandulaire, succession de globes sphériques qu'on aurait au préalable découpés en tranches. On pourrait même croire qu'avec leurs bulbes graisseux qui floclent comme une grappe, elles ressemblent davantage aux amas de cellules qui constituent le stade le plus élémentaire de la vie. En ce sens, ces grosseurs indiqueraient moins le développement de la chair que sa préhistoire. Mais enfin ces gros derrières goulus, ces croupes gonflées de vanité, ces fessiers qui projettent un peu partout leurs forces avec une impétuosité de bou-

ledogue devaient considérablement séduire les hommes de cette époque reculée.

Pourquoi une telle hypertrophie ? Correspondait-elle à une réalité anatomique ou avait-elle une fonction magique dans la chasse et la fécondité ? Pour beaucoup de préhistoriens, dans ces mélanges d'argile, d'os pilés, de charbon et de cendres, il faut voir des croupes maternelles. Ce sur quoi on est beaucoup revenu, car on a pu observer qu'un tiers seulement de ces statuettes représentaient des femmes enceintes. S'agirait-il alors de prêtresses de religions archaïques ? Ou de Vénus « impudiques », comme celles de Laugerie-Basse, de Grimaldi ou de Monpazier, créatures rhomboïdales réduites à la forme et aux dimensions de leur vulve ? De femmes qui mettent tout simplement en valeur l'opulence de leurs formes et leur nudité dans des attitudes parfois très provocantes, cuisses écartées ou genoux pliés et croupe surélevée en coupole ? Bref, ces culs météoriques de la préhistoire étaient-ils gonflés de concupiscence ? Apparemment oui. Dans certains cas extrêmes, l'enflure des hanches va même jusqu'à se confondre avec des testicules et l'élongation du cou évoque le pénis dressé, ce qu'on retrouve dans certains dessins de Picasso (1927). Manifestement, la femme n'avait pas d'influence magique que sur l'abondance du gibier ou la descendance des hommes : c'était aussi un ex-voto de l'érection.

Desmond Morris avance une hypothèse, à propos d'une telle accumulation de graisse fessière. Comme

tous les primates, dit-il, les hommes de l'époque s'accouplaient par-derrière et les signaux sexuels de la femme étaient émis par la croupe, comme chez les singes. Plus la croupe était généreuse, plus la femme était séduisante. Mais elle était aussi fort encombrante. Si bien que les hommes passèrent à la copulation de face. Conséquence : les seins se gonflèrent pour reproduire les larges hémisphères fessiers. Ce qui était une version beaucoup plus équilibrée et agile de la femme. On la garda. Il existe encore, du reste, dans la brousse du sud-ouest africain, des femmes aux fesses en forme de cratère, ce sont les Boshiman, et on retrouve ces profils avantageux sur les peintures rupestres au Zimbabwe et en Afrique du Sud. L'interprétation est séduisante. D'autant que beaucoup ont fait remarquer qu'en Afrique la beauté d'une femme résidait dans un cul royal, qui évoquait le roulis de la lionne. En Mauritanie, il exista longtemps des maisons d'engraissement, avec une corporation de gaveuses destinées à rendre obèses les jeunes filles destinées au mariage : « Pour être femme de qualité, disait-on, il faut être femme de quantité. » Au Nigéria, écrit Mungo Park, une femme même sans prétentions à une extrême beauté, ne doit pas être en état de marcher autrement que soutenue sous chaque bras par une esclave et la beauté achevée est une charge suffisante pour un chameau. Ce que disait déjà Darwin, dans *la Descendance de l'homme et la sélection sexuelle* (1871). « Sir Andrew Smith, écrit-il, vit un jour une femme qui était

regardée comme une beauté et qui avait cette partie de son corps si développée qu'une fois assise sur le sol, elle ne pouvait se relever qu'à la condition de se traîner jusqu'à un endroit en pente. Et si nous en croyons Burton, les Somali, pour choisir leurs femmes, font ranger en ligne les candidates et élisent celles qui, *a tergo*, dépassent le plus l'alignement. »

Ce qui prouve au moins une chose, c'est que l'homme, une fois dressé sur ses pieds, fut assez content du résultat. Assommé par la plénitude des chairs féminines, il tenta le plus longtemps possible d'en garder le souvenir. Mais la femme ayant préféré minimiser ses avantages et rentrer les fesses, il se contenta de succédanés. Ce qui entraîna, au cours de l'histoire de la mode, cette avalanche de poufs et de bouffants censés rehausser le postérieur de ces dames et calmer les ardeurs nostalgiques de ces messieurs. Au début de la Troisième République, on vit ainsi apparaître une fesse incroyable et assez somptueuse, qui rappelait la fesse préhistorique, quoiqu'elle fût totalement artificielle, et qu'on appela *tournure*, *ballon* (sans doute pour signifier qu'elle tenait davantage de l'aérostat) ou plus simplement *faux cul*. Héritage du vertugadin et de la crinoline, le faux cul n'était bien sûr qu'une extrapolation de la fesse, un fuselage constitué d'armatures métalliques et de rembourrages divers (notamment du crin) qui ne trompait personne, mais qui du moins donnait à la femme l'équivalent indiscutablement flatteur d'un croupion. Ce fut le triomphe de la fesse

« montée », du popotin et du tralala.

Certains eurent alors le mauvais goût de comparer les femmes à de grosses oies. En réalité, cette silhouette en bec-de-cane évoquait plutôt le cygne. Créature guindée et sensitive, qui évoluait dans des nuances bleu de ciel, scabieuse ou rose thé, la femme fut visiblement sacrifiée à cette esthétique de l'évanescence qui enchantait Mallarmé. D'autres évoquèrent les centaures, animaux fabuleux qu'on n'avait jamais vus nulle part et auxquels il aurait d'ailleurs fallu couper les pattes de devant. À vrai dire, on ne savait plus très bien à quoi ressemblait la femme, ni même si c'en était toujours une. Car du fait de son équipement de drapés, de nœuds et de volants, elle ne marchait pas, elle glissait. Sa carnation très pâle ajoutait encore à l'inquiétude et, si leurs fesses postiches caressaient l'œil des bourgeois, elles leur causaient aussi beaucoup de souci, car ils se demandaient anxieusement ce qu'il y avait *réellement* dessous. Ce fut l'époque des pires vacheries. Jules Laforgue écrit que la femme est un « vertugadin du néant » et Edmond de Goncourt, un « zéro avec une crinoline ».

La femme se débarrassa alors de la tournure, mais ce fut pour se livrer aussitôt à la fureur du *corset serpent*. Sous la profonde ensellure des reins, elle devint sinieuse. Buste rejeté en arrière et ventre presque horizontal, la femme pouvait se vanter d'une croupe illimitée et décourager définitivement toute envie de la classer dans une espèce humaine. Jacques Laurent, dans

une savoureuse histoire des dessous féminins (*le Nu vêtu et dévêtu*), note avec beaucoup d'à-propos que c'est précisément à l'époque où les dessous tentèrent, pour la première fois, de s'opposer aux élans amoureux que Freud élaborait sa théorie du refoulement et que tout Paris courut assister au *Coucher d'Yvette*, premier spectacle de strip-tease où, au son d'un piano, une dame en toilette de jour entreprenait de se déshabiller avec lenteur. Il fallait, dit-il, que le bourgeois de 1905 fût à bout de nerfs. Il l'était. Du moins put-il se persuader qu'à mesure que la femme s'effeuillait, un corps lui venait qui différait en certains points de celui des hommes, mais ne lui était pas aussi radicalement étranger qu'il y paraissait. Par chance, le cubisme démoda complètement les silhouettes gondolées. Renouvelant le sacrifice des Amazones, dont le sein droit était une gêne pour le tir à l'arc, quelques sportives sacrifièrent les deux. Et, dans leur élan, se coupèrent aussi les fesses. Dans les années 25-30, apparut alors une femme toute neuve, puisqu'entièrement plate. On l'appelait la *garçonne*. Et on garda le crin pour les sommiers.